

9

REVUE

DES

COURS LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

TROISIÈME ANNÉE

NUMÉRO II

10 FÉVRIER 1866

COLLÈGE DE FRANCE.

ÉLOQUENCE LATINE.

COURS DE M. ERNEST HAVET.

Introduction à l'histoire générale de l'éloquence latine.

— **Comparaison de la littérature latine et de la littérature grecque.**

C'est aujourd'hui une chose convenue, un lieu commun sur lequel il n'y a pas à revenir, que l'infériorité marquée de la littérature latine par rapport à la littérature grecque. Mais, comme il arrive pour tous les lieux communs, on a poussé celui-ci à outrance. Ainsi, des esprits qui ont la main plus forte que légère, M. Mommsen entre autres, ont témoigné pour la littérature latine un suprême dédain dont je ne prétends pas atteindre la hauteur. Cette littérature, j'en conviens, n'égale ni la splendeur, ni l'abondance, ni l'originalité de la littérature grecque, et si vous êtes curieux de voir cette vérité banale exprimée avec toute la mesure et la délicatesse qui manquent quelquefois ailleurs, vous la trouverez dans une pièce de vers déjà ancienne, adressée par M. Sainte-Beuve à M. Patin, au sujet de son cours de poésie latine. Je vous renvoie d'autant plus volontiers à cette pièce de vers qu'elle ne fait pas moins honneur au poète qu'au critique, et qu'en outre elle consacre et perpétue pour ceux d'après nous le souvenir d'un cours que ceux qui l'ont entendu n'oublieront jamais, mais qui, après avoir été continué pendant tant d'années par le professeur avec un zèle exemplaire, vient de cesser, au grand regret des amis des lettres antiques. Les talents déjà connus et aimés auxquels ce silence donne la parole, soit à la Sorbonne, soit au Collège de France, seront les premiers à me remercier d'exprimer ici ces regrets en votre nom, parce qu'ils savent bien que ce témoignage rendu à ce que vous n'entendez plus ne diminuera rien de votre sympathie pour ce que vous allez entendre (1).

(1) La pièce de M. Patin a paru dans les *Pensées d'août* (1837). L'auteur est au cours de M. Patin; un vieillard qui entre reporte son

C'est donc, je le répète, une vérité banale, et qui n'a plus besoin de développement, que l'infériorité de la littérature latine vis-à-vis de la littérature grecque. A quoi cela tient-il? A plusieurs causes : d'abord, à l'infériorité de génie. Il est évident que les Latins n'ont pas été doués comme les Grecs; qu'il n'y a pas chez eux ce que je ne sais quoi de sacré, de léger, d'aïlé, dont parle Platon. Les Latins ont été longtemps barbares; eux-mêmes n'ont pas craint de l'avouer, et l'on a tort d'oublier, quand on les rabaisse, qu'ils ont été les premiers à s'abaisser. On répète partout les vers d'Horace qui représentent « la Grèce conquise conquérant à son tour son vainqueur farouche, et apportant ses arts dans le Latium encore rustique, » et ces vers fameux de Virgile : « D'autres façonneront d'une main plus souple un bronze qui respire, ou feront sortir du marbre uné figure vivante; ils sauront mieux plaider une cause, ou tracer avec le compas les routes du ciel, et dire le lever des astres; toi, Romain, occupe-toi de gouverner le monde! *Tu regere imperio populos, Romane, memento.* »

Le Romain se connaît donc bien lui-même. Il a la force de la volonté et celle de l'esprit qui se met au service de la volonté; il n'a pas l'inspiration et le charme. Ce n'est pas seulement la délicatesse de l'esprit qui lui manque, mais celle de l'âme. Dans ce sens aussi il est

imagination jusqu'à l'autre siècle; il voit Voltaire; c'est Voltaire qui est entré à la Sorbonne, qui s'assied et qui écoute, avec étonnement d'abord.

Mais il n'a pas plutôt ouï deux traits charmants :
« Peste! le Welche encore a du bon par moments ! »
Il goûte, en souriant, cette pure parole,
Ce ton juste et senti, non pédant, non frivole...

Ainsi le grand témoin qu'à plaisir je te donne,
Le moqueur excellent se désarme, et s'étonne
Qu'on trouve au vieil auteur tant de nouveaux accès,
Et qu'on dise toujours aussi net en français.

Et plus loin :

La muse des Latins, c'est de la Grèce encore ;
Son miel est pris des fleurs que l'autre lit éclore.
N'ayant pas eu du ciel, par des dons aussi beaux,
Grappes en plein soleil, vendange à pleins coteaux,
Cette muse moins prompte et plus industrieuse
Travaila le nectar dans sa fraude pieuse,
Le scella dans l'amphore, et là, sans plus l'ouvrir,
Jusque sous neuf consuls lui permit de mûrir...

barbare. Il n'y a qu'à relire le charmant dialogue de Xénophon sur l'économie rurale et qu'à le rapprocher du livre de Caton, *De re rustica*, pour apercevoir cette différence. Vous savez tous ce passage où Caton recommande à son fermier de vendre les vieilles ferrailles, les vieux bœufs, les vieux esclaves. Ce n'est pas là l'accent de Xénophon. Vous êtes dans un autre monde, et la flamme divine semble manquer ici.

C'est seulement parce que la Grèce a été conquise, et par une sorte de représailles de la Grèce contre la conquête, qu'il y a une littérature latine. C'est de là seulement qu'elle date. Malheureusement, en même temps que Rome a eu une littérature, elle a perdu la liberté. C'est là un point qui n'a peut-être pas été mis suffisamment en lumière dans les parallèles qu'on a faits entre les Grecs et les Latins; Quintilien, avec sa critique tout enfermée dans l'école, et qui ne se souciait pas d'en sortir de peur de se compromettre, ne l'a pas indiqué. La littérature latine n'a presque point connu la liberté. Elle existait cependant encore au premier âge de la littérature latine, au temps de Caton l'Ancien et des Grecques, espèce de XVI^e siècle de la littérature latine, si goûté plus tard par les critiques d'une époque résignée à la servitude. Ils y trouvaient une saveur qui ne tenait pas seulement à l'archaïsme, mais à un goût de liberté qu'on y sentait. Malheureusement, cette littérature est perdue. Elle avait encore, je le répète, l'accent de la liberté. S'il n'est pas très-sensible dans les poètes, personnages demi-latins et demi-grecs, sujets et complaisants de leurs maîtres, il éclatait dans l'éloquence latine proprement dite, dans les vieux orateurs et les vieux historiens. Il y avait chez eux quelque chose qui ne se retrouva plus quand la liberté fut perdue.

Voilà plusieurs fois que je parle de la liberté perdue pour Rome sans répondre à l'école qui demande pourquoi on la regretterait, et qui fait si bon marché de la liberté romaine. Je sais ce que valait cette liberté et ce qui lui manquait. Comme toute liberté antique, elle était une liberté privilégiée, la liberté d'une aristocratie. Il y avait des esclaves au dedans, et au dehors des sujets, qui n'étaient qu'une autre espèce d'esclaves et que, du reste, on appelait ainsi les jours où l'on ne se gênait pas. « Les Juifs et les Syriens, dit Cicéron, n'ont été nés pour être esclaves. » Que le monde, las de cette oppression, se soit secoué au hasard, qu'il ait, comme il a pu, renversé ses maîtres au risque de tomber sous d'autres maîtres, je conviens que cela était inévitable, que c'était juste, si l'on veut; mais ce n'est pas une raison de convenir que cela ait été heureux. C'est, au contraire, une chose déplorable que le niveau n'ait pu s'établir que sous une servitude plus brutale, qui n'a rien de commun avec ce que nous appelons pouvoir absolu dans les temps modernes, mais où disparaît même la liberté morale, et qui ne peut être comparée qu'au pouvoir d'un chef de bande qui campe entouré de ses brigands.

Si donc l'historien ne peut pas faire si bon marché

pour Rome de la liberté perdue, à plus forte raison ne le pouvons-nous pas ici, dans un cours de littérature, car l'éloquence a été perdue avec la liberté. Une liberté qui n'était que pour Rome ne suffisait pas sans doute à la justice, mais elle suffisait à l'éloquence. Les luttes des nobles et de la plèbe étaient un beau champ pour la parole. Il n'y eut plus que le silence sous les Césars.

L'éloquence politique dans l'ancienne Rome a eu deux âges : celui de Caton et celui des Grecques. Caton essaya de mettre fin aux iniquités des nobles en faisant appel aux nobles eux-mêmes, et d'établir la justice par la seule vertu des anciennes lois. Il échoua dans cet effort. Les Grecques vinrent alors et tentèrent une révolution légale à l'aide de la plèbe : la plèbe les abandonne et les laisse périr. Voilà deux grands moments pour l'éloquence. Il ne nous reste de Caton que quelques fragments, qui sont pleins de vie. Il faut les compléter par le beau portrait que Tite-Live nous a laissé :

« Ce personnage avait une supériorité d'esprit et de caractère par laquelle, dans quelque situation qu'il fut né, il aurait été lui-même l'artisan de sa destinée. Aucun talent ne lui manquait pour faire sa fortune, ni celle de la république. Il s'entendait également aux affaires de la ville et à celles de la campagne. Il en est qui sont arrivés aux honneurs suprêmes par le droit, d'autres par l'éloquence, d'autres par la guerre; pour lui, la souplesse de son génie se prêtait à tout, et il semblait toujours qu'il fut né pour cela même qu'il avait à faire. Soldat des plus braves et illustré par nombre de combats glorieux, quand il fut arrivé aux dignités, il se montra un grand capitaine. Dans la paix, il était, suivant l'occasion, juriste des plus habiles, ou orateur des plus éloquents; et cette éloquence n'était pas de celles qui ne vivent qu'autant que l'homme lui-même et ne laissent pas après elles de monuments; elle est plus vivante que jamais et plus florissante, consacrée par des écrivains de toutes sortes. Il a fait une foule de discours pour lui-même ou pour les autres, ou contre les autres; car il fatigua ses ennemis, non de ses accusations seulement, mais aussi de ses défenses. Il s'attaqua à beaucoup, et beaucoup s'attaquèrent à lui; on ne saurait dire qui a été le plus acharné, ou la noblesse à l'accabler, ou lui à harceler la noblesse. Il avait le caractère âpre, la langue insolente et libre jusqu'à l'excès; mais il était invulnérable aux convoitises et d'une intégrité rigide; méprisant également l'influence et l'argent, d'une austérité, d'une fermeté en face des fatigues et des périls, qui faisait dire que son âme aussi bien que son corps était de fer. La vieillesse même, qui détruit tout, ne l'a pas brisé : à quatre-vingt-six ans il se défendait encore en justice, il prononçait lui-même sa défense et il l'écrivait; et, à quatre-vingt-dix, il mettait Servius Galba en accusation devant le peuple. »

Cet homme est le même qui, dans une lettre à son fils, avait donné cette définition de l'orateur : *Un homme de bien qui sait parler.*

Maintenant représentez-vous les Grecques, surtout le second, non pas plus brave, mais plus éloquent encore que le premier, qui avait l'imagination plus puissante, la sensibilité encore plus émue; figurez-vous ces scènes de l'histoire romaine, si touchantes encore dans les historiens qui les ont écrites à distance, vous comprendrez ce qu'a pu être l'éloquence dans Rome libre, cette éloquence que nous n'avons plus.

À la fin de cette période vivait le vieux poète Lucilius, dont Horace nous parle avec un peu de mauvaise humeur moderne, comme un esprit élégant de la cour d'Auguste, mais à qui Juvénal rend un éloquent hommage en disant qu'il voudrait bien marcher sur ses traces, mais qu'il ne lui est pas possible de l'imiter : « Où sont,

dit-il, les vertus de ce temps antique, cette sincérité dont je n'ose pas même dire le nom, *cujus non audeo dicere nomen?* » Ce nom, c'est la liberté.

Passons maintenant à l'époque qu'on appelle du nom de César et que, du moins en littérature, il vaut mieux appeler de celui de Cicéron. Cicéron, au premier abord, semble encore enveloppé de la liberté, puisqu'il a eu l'honneur de vivre et de mourir pour elle et avec elle; mais il y a là beaucoup d'illusion. Voici deux dates : la carrière de Cicéron, comme orateur, commence sous Sylla, et elle s'achève sous Octave. Le plaidoyer pour Roscius est prononcé sous Sylla et contre un affranchi de Sylla. Il contient des hommages obligés à un maître qu'il fallait prendre garde d'atteindre, envers lequel l'orateur s'excusait en disant qu'il n'avait pu tout voir, puisque Jupiter lui-même ne le pouvait pas dans le gouvernement du monde.

Quant à Octave, on sait bien qu'il a laissé tuer Cicéron pour avoir prononcé ce qu'on a appelé ses *Philippiques*; mais on ne pense pas assez que ces discours mêmes, où l'on croit entendre une éloquence libre, n'ont pu être prononcés que pour son service et sous son congé. Quand les deux adversaires s'entendirent, Cicéron n'eut plus qu'à se taire et à mourir.

Entre ces deux dates, l'éloquence eut quelque liberté, mais aucune force et aucun pouvoir véritables. Depuis Sylla et Marius Rome ne dépendait plus que de ses armées et de ses généraux. Rien ne se faisait que par eux. De là l'impuissance de l'éloquence de Cicéron, en apparence si souveraine.

Quand vous jetez les yeux sur le grand âge de l'éloquence grecque, que voyez-vous? L'éloquence seule luttant contre les obstacles que la Grèce rencontre devant elle, seule combattant les forces qui la menacent. Le danger est dans Philippe : voilà Démosthène qui tient Philippe en échec. Maintenant, à Rome, où est le danger? Il est dans la grandeur de Pompée, dans l'union de trois hommes qui se liquent ensemble, surtout dans la grandeur de César : eh bien! contre la grandeur de Pompée et celle de César, que voyons-nous dans Cicéron? Rien; il ne peut rien dire contre eux, non plus que rien faire. Sa plus grande liberté à leur égard ne va qu'à se taire; quand il parle d'eux, c'est pour les louer. La *Manilienne* n'est qu'un panégyrique de Pompée; d'autres discours célèbrent la gloire de César. Il ne peut soutenir une mesure qui n'ait leur aveu et leur patronage. Le sénat même ne gouverne plus que sous la protection de quelque épée.

L'éloquence de Cicéron n'est plus guère qu'une éloquence de représentation, appelée à échauffer la foule pour une politique qu'elle ne conduit pas. Cependant, au-dessous des hautes régions, quelque liberté subsiste encore : on est libre, par exemple, en face de l'aristocratie qui va tomber, et cela suffit encore à enflammer l'éloquence des *Verrines*. On est libre envers les enfants perdus de cette plèbe, qui se remue en attendant que le

maître la dompte; on est libre, contre les Catilina, les Clodius, et plus tard contre Antoine, et à plus forte raison contre un Vatinius et un Pison, de satisfaire des inimitiés personnelles, et même de donner à la conscience publique cette espèce de satisfaction qu'elle a besoin quelquefois qu'on lui donne aux dépens des tyrans subalternes. Ainsi, bien que contrainte, l'éloquence n'est pas absolument asservie, et il y a place encore pour les ardents discours de Cicéron. Mais ce n'est plus là cette liberté sous laquelle est née et s'est développée l'éloquence grecque, cette éloquence qui a seule conduit les destinées de la Grèce et l'a rendue glorieuse jusque dans la défaite et pour toujours.

Pendant cette période d'ailleurs, ceux qui se tiennent dans une situation modeste, qui ne doivent compte ni de leurs actes, ni des délibérations du sénat au maître qui surveille de son camp l'opinion publique, ceux-là sont libres encore. En un mot, l'opinion survit. La foule a toujours son franc parler, et cette partie de la littérature, qui n'est pas officielle comme les discours de Cicéron, est libre encore. Catulle attaque hardiment jusqu'à César; on sait l'apreté et l'énergie de Lucrèce. Je ne veux pas parler seulement de tel passage où, à propos des folies humaines que la sagesse prend en pitié, le philosophe poète nous montre les ambitieux travaillant avec tant d'acharnement et le jour et la nuit pour s'élever au pouvoir suprême, pour être les maîtres. Je parle de sa poésie tout entière, dont l'accent suppose un air plus libre que celui qu'on a respiré depuis.

Primum Graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus, primisque obsistere contra.

Je ne crois pas (je ne sais si vous serez de cet avis) que les poètes de Mécène eussent pu faire entendre de telles paroles.

Horace dira bien qu'il n'est pas dévot, *parcus deorum cultor*, mais il ne parlera pas cet âpre langage. Il y a des tons qu'on ne prend plus quand on est déshabitué de la liberté. Vous savez la plainte et l'hommage de Virgile quand, dans ses *Georgiques*, il salue avec respect les hauteurs où s'est élevé Lucrèce :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,

et que, retombant sur lui-même et sur son poème, il dit avec un accent plus humble :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes.

Eh bien! que Virgile en ait eu conscience ou non, il y a là comme un aveu que les temps sont changés, et qu'il n'est plus permis d'être fort.

Sous Auguste, nous rencontrons d'abord la soumission décente et digne encore des premiers temps, celle d'un Virgile, d'un Horace, d'un Tite-Live, qui sont déjà des courtisans, mais non pas précisément des esclaves. Certainement on s'aperçoit que le maître est là : Virgile et Horace trahissent tous deux la mémoire de Cicéron, qui n'est pas en honneur à la cour d'Auguste. Ils sont pres-

que muets sur la gloire de César même, parce que la gloire de César faisait ombre à son successeur. Tite-Live, qu'Auguste appelait *pompéien* à cause de ses prétendues hardiesses, dont nous ne pouvons pas juger, n'ayant plus les parties de son livre qui contenaient l'histoire de son temps, Tite-Live, dans un morceau qui nous reste sur la mort de Cicéron, finit par plaider les circonstances atténuantes du meurtre commis par Antoine, parce qu'Auguste en avait la responsabilité. L'abus de la mythologie, le goût d'un certain art savant et mort qui permet de parler sans rien dire, marque déjà cette brillante littérature. Mais à la fin du règne, le ton change d'une manière déplorable, et la vraie servitude, plate et honteuse, commence dans Ovide; servitude, je ne veux pas dire toujours condamnable, mais qui fait pitié. Puis, en des jours plus mauvais encore, chez Sénèque et ses contemporains, tantôt on rencontre une flatterie honteuse; puis, quand l'âme s'échappe et se révolte, alors, par une réaction inévitable, il se produit une sorte de déclamation fiévreuse, une façon de s'étourdir avec la parole, une chaleur tellement excessive, qu'elle n'est plus sérieuse, et par là n'a plus tant de danger, quoique la mort de Sénèque et celle de Lucain prouvent à leur honneur qu'elle en a encore. Au moins ils ont pu écrire, ils ne l'auraient pas pu s'ils n'avaient tant déclamé.

Après la dynastie des Césars, après les horreurs des règnes d'un Néron et d'un Domitien, le monde se soulagea un moment. Il y eut un intervalle de repos, qui fit l'effet d'une espèce de liberté. On fut libre du moins de juger le passé et d'en parler, et c'est dans cette éclaircie heureuse que paraît Tacite. Disons-le cependant, le génie de ce temps se sent encore de la servitude. Voyez Plin : à coup sûr son panégyrique de Trajan ne manque ni de goût ni de délicatesse morale, et cependant l'ensemble en est si triste, que Corneille disait qu'il n'avait jamais pu le lire jusqu'au bout. Tacite est tout autre chose; il témoigne que la liberté a pu se réfugier dans l'histoire. Mais à son style tendu, à l'effort habituel de sa manière, on sent ce qui pèse encore sur cette liberté. Tacite était résigné, et devait l'être. Tout le monde l'était alors; personne ne se révoltait plus contre une servitude trop évidemment inévitable. On demandait seulement aux maîtres d'avoir quelque honnêteté et quelque bon sens. Martial, avec son esprit plus souple que noble, a dit un mot très-vrai : « Caton même, s'il revenait aujourd'hui, serait césarien. » C'est parce que Caton serait césarien, que Tacite se résigne à l'être aussi. Mais la résignation est une contrainte, dont l'impression est dans ses écrits.

Je ne descendrai pas jusqu'aux panégyriques du bas empire; mais, vous le voyez, la littérature latine n'a jamais connu la liberté.

Si vous portez les yeux vers la Grèce, quel aspect différent! Là, depuis Homère jusqu'à Aristote, tous les genres se développent librement; tout pousse, tout fleurit dans un air tiède et bienfaisant. La poésie lyrique

d'Archiloque et d'Alcée, la tragédie d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, la comédie d'Aristophane, l'histoire d'Hérodote et de Thucydide, la philosophie de Socrate et de Platon, quels noms et quelles œuvres! Démétrius enfin conduit la Grèce jusqu'à Chéronée, et la fait paraître encore belle, même dans la mort. La Bruyère a vivement senti ce génie libre de la Grèce. Dans son discours préliminaire sur Théophraste, il dit avec une admirable ironie : « Il est vrai, Athènes était libre, c'était le centre d'une république : ses citoyens étaient égaux, ils ne rougissaient point l'un de l'autre, ils marchaient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et spacieuse, entraient dans les boutiques et dans les marchés, achetaient eux-mêmes les choses nécessaires : l'émulation d'une cour ne les faisant point sortir d'une vie commune : ils réservaient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages; ils passaient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous les portiques, et au milieu d'une ville dont ils étaient également les maîtres. Là, le peuple s'assemblait pour délibérer des affaires publiques; ici il s'entretenait avec les étrangers; ailleurs les philosophes, tantôt enseignaient leur doctrine, tantôt conféraient avec leurs disciples : ces lieux étaient tout à la fois la scène des plaisirs et des affaires. Il y avait dans les mœurs quelque chose de simple et de populaire, et qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue. Mais cependant quels hommes que les Athéniens, et quelle ville qu'Athènes! »

On comprend bien le reproche contenu dans ces paroles. Il ne faudrait pas l'exagérer à l'égard de notre littérature classique. Elle a été, je le veux bien, une littérature de cour, mais jamais une littérature esclave. Il y avait, même sous la royauté absolue et triomphante, une liberté intérieure qui s'est assez montrée à ses œuvres, puisque la littérature de Louis XIV a enfanté le XVIII^e siècle et préparé la Révolution. Sans doute notre théâtre laisse voir par trop de côtés qu'il a été un théâtre de cour et non celui d'un peuple, comme dans l'éloquence même d'un Bossuet (et c'est tout dire quand on parle d'éloquence), il y a des traces trop fréquentes de cet esprit de cour. Mais un Corneille, un Pascal, un Molière, un La Bruyère, ne sont-ils pas des esprits libres et des précepteurs de liberté?

La littérature latine a été plus asservie, et cependant c'est là encore que se retrouve tout ce que Rome a pu sauver de sa liberté. L'éloquence d'un Cicéron et d'un Sénèque trouvait un asile dans la philosophie comme celle d'un Tacite dans l'histoire. Et la littérature chrétienne des pères de l'Église, qu'est-elle autre chose que l'épanouissement de l'esprit à travers les servitudes du dehors? Les lettres latines ont conservé des semences de liberté qui, déjà fécondes et bienfaisantes dans le passé, devaient l'être plus encore pour l'avenir. Il s'est amassé dans les *Tusculanes*, dans les *Lettres* de Sénèque, dans

Tacite et dans les écrivains chrétiens, il s'est amassé des germes qui ont porté des fruits dès le moyen âge, mais surtout à partir de la renaissance et du XVI^e siècle, et qui en porteront à jamais.

SOIRÉES LITTÉRAIRES DE LA SORBONNE.

M. ADERER.

De la condition des femmes au XIV^e siècle.

Les pratiques diffèrent dans l'éducation des hommes; tantôt on s'en rapporte à la nature et on les laisse s'élever tout seuls; c'est peut-être pour cela qu'il y en a de si mal élevés; tantôt on leur prodigue les soins les plus minutieux; mais, dans les deux cas, c'est l'homme même que l'on a en vue, sa force, son caractère, son génie, tout au plus une condition déterminée ou un certain ordre politique. Quant aux femmes, les hommes se sont toujours accordés à les élever non pour elles, mais pour eux, à peu près comme l'Arnolphe de Molière. C'est le principe constant de leur éducation; il se montre dans l'antiquité par l'asservissement où elles sont tenues, et de nos jours même, quand nous réclamons pour elles plus de lumières, c'est peut-être moins dans leur intérêt que dans celui de notre agrément. Mais, si le principe est le même, les applications varient selon les temps et les pays. On a si souvent comparé les femmes aux fleurs, que vous me pardonnerez d'emprunter une image à l'art de les cultiver. Quand nous recherchions dans les plantes la couleur et le parfum, les jardiniers garnissaient les parterres de tulipes et de roses; depuis que nous nous sommes passionnés pour les feuillages, ils ont rempli leurs serres de palmiers et de bégonias; que la mode leur demande des plantes qui n'aient ni feuilles ni fleurs, ils trouveront le moyen de la contenter. Ils nous servent selon nos caprices, qu'ils éveillent quelquefois. Il en est de même de la culture des femmes; elle s'accommode au goût dominant. Dans les sociétés policées, la femme est comme un objet d'art qu'une adroite industrie fabrique pour des amateurs raffinés, et, de même qu'à l'aspect d'une statue grecque ou d'un colosse égyptien le génie différent des deux peuples frappe d'abord les yeux les moins attentifs, ainsi l'éducation et les habitudes des femmes révèlent l'esprit et les mœurs des hommes qui les ont faites à leur image.

D'autre part, la femme que sa faiblesse et ses devoirs retiennent au foyer domestique est la gardienne naturelle des traditions. Tandis que l'homme, attiré au dehors par des soins de toute sorte, reçoit chaque jour mille impressions du monde auquel il appartient, la femme, plus retirée, échappe plus longtemps à cette influence. L'un s'élançait vers l'avenir, l'autre se recueille dans le passé; Lucrece filait la laine quand Brutus portait dans sa grande âme la liberté des Romains. L'homme invente et crée, la femme amasse et conserve,

et, par un effet de sa vie sédentaire, elle conserve le mal comme le bien. Par elle, la famille est un sanctuaire ou un foyer de corruption. Quand la vertu habite ce sanctuaire, elle le protège et communique aux générations successives la santé du corps et de l'esprit; quand le vice y pénètre, c'est la source même des vertus publiques et privées qu'il empoisonne. Si donc nous trouvons deux peuples, ou dans le même peuple deux ordres de citoyens, dont l'un, sous un faux semblant de galanterie, a tellement avili la femme, qu'il redoute pour elle la société même de ses plus proches parents (1), tandis que l'autre trouve la sécurité de l'honneur conjugal dans une confiance méritée, il sera aisé de comprendre à laquelle de ces deux classes doit demeurer l'avantage. La première pourra briller longtemps encore par l'esprit, l'élégance, le courage militaire, toutes les qualités qui ne sont pas incompatibles avec le dérèglement des mœurs; mais elle a contracté une souillure que les terribles épreuves d'une révolution pourront seules effacer. L'autre essuiera bien des revers, et subira pendant de longues années l'oppression du dédain ou de la force; mais elle puise au sein de la famille une vigueur toujours renaissante qui la relève de ses chutes et lui garantit l'avenir.

C'est justement le spectacle que présente le XIV^e siècle en France; et, par une rencontre heureuse à mon dessein, ce siècle nous a laissé deux ouvrages où ce contraste éclate avec une irrésistible évidence. L'un est le *Livre que le chevalier de la Tour Landry composa en 1372 pour l'instruction de ses filles* (2); l'autre, le *Ménageur de Paris* (3), écrit vers 1393 et tardivement publié, est l'œuvre d'un auteur anonyme, mais qui appartenait certainement à la bourgeoisie. Le premier est une espèce de morale en action où les conseils de conduite sont fortifiés par des exemples tirés de la Bible, de la Vie des saints, de quelques chroniques et des souvenirs personnels du chevalier; le second, adressé par l'auteur à sa femme âgée de quinze ans, qui l'avait prié de l'avertir « de ses descouvenances et simplesses », est un traité complet de morale et d'économie domestiques, depuis la prière et la confession jusqu'aux recettes de cuisine. C'est à ces deux écrits que j'emprunterai mes principaux renseignements. J'aurais pu rendre le tableau plus noir, je l'aurais dû peut-être dans une autre assemblée. Je prie les personnes versées dans l'étude de ces questions d'excuser l'insuffisance de mon esquisse, et de voir à quels yeux je devais l'exposer. Si, malgré mes précautions, il m'échappait quelque trait un peu vif, je vous supplie, mesdames, de me le pardonner, considérant que je parle d'une époque presque étrangère à toute pudeur, et qu'on se gâte, sans le savoir, dans les

(1) Voyez le *Livre* du chevalier de la Tour Landry pour l'instruction de ses filles, p. 125.

(2) Réédité par M. Anatole de Montaiglon, biblioth. elzévir. P. Janet, 1854.

(3) Publié pour la première fois par la Société des bibliophiles français Paris, 1847.

mauvaises sociétés. Pour en prévenir le danger, je me contenterai le plus souvent des aveux involontaires que la force du mal arrache à l'un des hommes les plus honnêtes que la noblesse ait produits en ce temps, et des pages charmantes où la bourgeoisie s'est représentée par la plume d'un de ses membres les plus sincères et les plus modestes.

Mais, quelque secours que j'aie tiré de ces deux ouvrages, je dois bien plus encore au *Discours sur l'état des lettres en France au XIV^e siècle* (1), chef-d'œuvre de l'homme célèbre dont la Faculté sent encore la perte, quoique si heureusement réparée. Je ne parle pas seulement des faits innombrables recueillis par son ingénieuse patience; mais la lumière qu'il a portée hardiment dans les ténèbres du moyen âge, sa perspicacité à démêler dans cette confusion sanglante et fangeuse les germes de notre civilisation, l'impartiale fermeté d'une raison que rien ne peut éblouir ni intimider, la sévère beauté d'un style toujours alerte sous le poids de l'érudition, et que la force de la vérité élève souvent jusqu'à l'éloquence, voilà le modèle offert à notre émulation dans ces pages où brûle encore le feu de la jeunesse, tandis que la mort s'annonce par de calmes et graves pressentiments (2). Je sais la disproportion qu'il y aura toujours entre ces prodigieux travaux et nos modestes études; mais, devant vous entretenir du XIV^e siècle, je n'ai pu m'empêcher de rendre cet hommage désintéressé à la mémoire du savant qui en a tracé le vivant tableau, du maître envers lequel tous ceux qui cultivent ou enseignent les lettres ont contracté une dette de reconnaissance.

I

La Boétie mourant disait à mademoiselle d'Arsat, sa belle-fille : « Je ne vous défends pas le vice.... car je ne veux pas penser seulement qu'il vous puisse tumber en l'entendement, voire je crois que le nom même vous en est horrible (3). » De telles paroles honorent celle qui les écoute et celui qui les prononce. La défiance à l'égard des femmes est la marque presque infaillible de la dépravation. Or, au XIV^e siècle, cette défiance pèse sur la fille noble presque dès son berceau. Le souvenir d'Eve la poursuit; on suspecte, même dans l'innocence du jeune âge, la corruption de la nature, et l'on multiplie les précautions pour en prévenir les écarts. Ce n'est pas seulement par esprit de piété qu'on lui commande de dire de grand matin ses prières et ses heures, longuement et dévotement, « car qui plus en diet... et plus vault et en a plus de mérite » (4). Après, elle entendra toutes les messes qu'elle pourra jusqu'à midi : trois messes (5) ne sont pas de trop, non pour honorer Dieu qui se conten-

terait à moins, mais pour occuper la matinée. Elle jeûnera trois fois par semaine, et au moins un jour au pain et à l'eau (1). Le soir, les mêmes oraisons, et, toutes les fois qu'elle s'éveillera, elle priera pour les morts (2), comme si l'on voulait effrayer son sommeil même des terreurs dont la mort était environnée. Pour appuyer ces préceptes, l'image d'un Dieu menaçant et courroucé qui prodigue les miracles pour punir les moindres manquements; nulle part le doux Jésus qui appelait les petits enfants et leur promettait la première place dans le ciel, mais un inquisiteur soupçonneux et impitoyable, armé du fer et du feu, de l'anathème, des maladies, de la mort et des tortures de l'enfer.

La tristesse d'une telle éducation laisse bien loin derrière soi les règles auxquelles les pensionnaires sont soumises dans les couvents renommés de nos jours. Je ne crois pas que toutes fussent élevées dans ces habitudes austères. Le chevalier lui-même cite l'exemple d'une fille gâtée « qui, dès qu'elle avoit ouï une petite messe et dit deux paternostres ou trois, s'en venoit en la garde-robe et là mangeoit la soupe au matin ou aucune lescherie (tartine) (3). » Mais il suffit qu'un père, qui connaissait le monde, ait cru devoir prendre ces mesures préventives pour accuser la corruption du temps. Qu'enseignait-on du moins à ces pauvres filles dans les heures qui restaient libres, en dépit de tant de pratiques? Ce qu'on leur a toujours appris, ce qu'on tâche encore de leur apprendre : à se taire et à se bien tenir. « Celles ressemblent à la grue et à la tortue qui tournent le visage, et qui vertillent de la tête comme une bellette (4). » Le roi de Danemark avoit trois filles, et le roi d'Angleterre désiroit en épouser une. L'aînée avoit l'avantage de la beauté; mais elle regardait menu et souvent çà et là, et tournait la tête sur l'épaule; la seconde parlait beaucoup et répondait souvent avant d'avoir bien entendu; le roi choisit la troisième qui étoit la moins belle, mais avoit le regard humble et ferme, parlait peu et mûrement (5). « Tenez-vous droite, ne dites rien », ce précepte étoit alors comme aujourd'hui le fondement d'une bonne éducation. Joignez-y de longs travaux à l'aiguille, d'interminables broderies, le catéchisme, la lecture, du moins dans les familles qui partageaient les idées libérales de notre chevalier; car beaucoup regardaient ce talent comme dangereux, et il étoit assez rare pour qu'à la fin du XIII^e siècle, l'auteur de *Berte aus grans piés* en ait fait honneur à une reine :

En son lit, en séant, prit ses heures à dire,
Car bien estoit lestrée et bien savoit ecrire (6).

Le chevalier de la Tour ne va pas si loin; l'écriture lui est suspecte : « Quand d'escrire, il n'y a force que

(1) Par M. J. V. Leclerc, *Histoire littéraire de la France*, t. XXIV.

(2) A propos de l'*Imitation de Jésus-Christ*, p. 350, 351.

(3) *Essais de Montaigne*, édit. Charpentier, IV, 353.

(4) Le chevalier de la Tour, p. 40.

(5) *Id.*, p. 9 et 72.

(1) Le chevalier de la Tour, p. 16.

(2) *Id.*, p. 7.

(3) *Id.*, p. 12.

(4) *Id.*, p. 24.

(5) *Id.*, p. 26 et 27.

(6) *Berte aus grans piés*, couplet XIV.